EXPÉRIENCES EST-ALLEMANDE DANS LES ANNÉES 80



EXTRAIT INTÉGRALEMENT DE CETTE SEMAINE N° 86 JANV. 2003

LA SURVIE QUOTIDIENNE À LA FIN DES ANNÉES 60.

EN 1968, NOUS AVIONS tous entre 18 et 25 ans. Aujourd'hui, il m'est désormais difficile de dire si ne pas travailler relevait du culte ou si c'était tout simplement un moyen de se soustraire à ces travaux stupides, car comme de toutes façons 90 % d'entre nous s'étaient déjà fait remarquer dans le mauvais sens du terme, nous étions certains de ne devenir ni étudiants [situation réservée aux jeunes dociles par le Parti] ni d'obtenir ce qui convient de nommer «travail satisfaisant». J'ai par exemple bossé comme serveuse dans un bar, fait des tartines dans une cuisine et même des gardes de nuit en psychiatrie. Un autre a travaillé chez le marchand de charbon. Nous faisions de petits boulots de temps à autre, non pas parce que nous le voulions, mais parce que la Stasi aimait particulièrement lancer des enquêtes pour «comportement asocial» et faire enfermer pour des années les «indésirables».

Lorsque nous remarquions qu'ils recommençaient à s'intéresser à nous, qu'ils nous convoquaient, que ça sentait le roussi, nous cherchions vite un nouveau petit job. On trouvait toujours un truc pour bosser en RDA, quelque chose d'inévitablement chiant. Ça permettait d'évacuer l'enquête un moment.

Nous nous sommes baladés de taf en taf tout en essayant de fuir le plus possible ces tristes obligations.

Au milieu des années 70, nous avions appris qu'on pouvait très bien s'en tirer en fabricant des babioles, vestes et pantalons tricotés main, c'est-à-dire ces articles qu'on ne pouvait se procurer de manière légale. Dès lors, tout a bien marché pour nous, tout au moins financièrement. Mais à vrai dire, ce n'était pas une question d'argent. Il n'avait pas le rôle qu'il a aujourd'hui. De toutes manières, dans les communautés [établies en squat] il y avait toujours une ou deux personnes qui devaient justement aller bosser, en fonction de la surveillance.

Nous étions huit à vivre dans notre maison, deux travaillaient. Nous mettions tout l'argent que nous possédions dans une caisse commune. Sinon, il y avait la petite criminalité habituelle : voler des vivres dans les supermarchés fonctionnait très bien. On ne nous a pas chopé une seule fois. Nous avons tous chourré comme des corbeaux, nous prenions ces trucs parce que nous pensions que cette maudite société nous devait quelque chose, pas parce que nous n'avions pas les moyens de l'acheter. D'ailleurs tout était ridiculement peu cher Nous avons vraiment bien réussi à nous en sortir, parce que nous étions aussi relativement modestes et plein d'imagination. Le loyer s'élevait à 22,70 DM, ce qui divisé par trois faisait peu. Les autres habitantEs ne payaient naturellement rien à la société HLM. Celle-ci n'avait même pas réussi à installer des compteurs, et lorsque ce fut fait, ils furent immédiatement cassés.

En cinq ans, ils n'ont rien remarqué, même si on faisait tout cela à l'arraché.

Ilona (née en 1950)

[Traduit du même livre que précédemment, extrait p.18]

Les textes ci-dessous sont traduits d'un recueil allemand ayant pour cadre la ville de Leipzig. Ces récits se déroulent tous avant la chute du Mur de Berlin en 1989, dans un pays habituellement présenté comme une dictature, où la seule opposition aurait été composée d'intellectuels/artistes ou assurée par l'Eglise (protestante). Cette version de l'histoire voudrait nous faire croire qu'il n'y avait pas de continuité entre l'Est et l'Ouest (notamment les deux Allemagne) mais opposition entre «démocratie» et «dictature». Or la différence entre capitalisme de marché et capitalisme d'Etat est bien moindre qu'entre les révoltés des deux blocs et l'Etat qui les écrasait. Ensuite, il est toujours intéressant pour les dominants de présenter une opposition officielle afin de constituer les cadres du futur et asseoir la légitimité du nouveau régime.

La plupart des récits de «Haare auf Kravall» nous montrent au contraire que les «dissidentEs» ne se battaient pas touTEs pour les libertés formelles de l'Ouest ou le paradis de la consommation, mais bien pour une liberté qu'aucun Etat ne saurait satisfaire, et des désirs qu'aucune économie ne viendra combler. Enfin, même dans un cadre qui pouvait sembler absolu, ils nous montrent que l'oppression tient bien moins sur la force militaire que sur la soumission de tous et toutes. Ces jeunes qui squattaient, volaient, vivaient en petites communautés punks, se battaient avec les flics lors de fêtes ou après des matchs de foot, affichaient des messages subversifs dans les rues, n'étaient «asociaux» que parce que le reste était bien trop social, en phase avec une société de contrôle et de délation.

LIBERTÉ POUR JANA, MITA ET A-MICHA !

LE GROUPE NAMENLOS [Sans nom] de Berlin était à l'époque composé d'une femme à la batterie et d'une chanteuse. C'était quelque chose d'extraordinaire et ces femmes qui jouaient dans un groupe punk m'ont fortement impressionnée. Les autres filles punks n'étaient souvent que la copine de untel et il était difficile pour beaucoup de femmes de se faire une place dans ce milieu. Il fallait avoir une grande gueule, ce que j'avais.

Mita, la batteuse, avait l'air d'un petit garçon, elle ressemblait au personnage de Struwelpeter avec ses cheveux en désordre et son pantalon de cuir . Elle était aussi un peu comme une « sale punk ».

L'un des titres du groupe était « *les nazis sont de retour à Berlin Est* » . Ils l'avaient écrit en réaction à tous ces citoyens qui n'arrêtaient pas de parler de gazer les punks et de répéter qu'une telle chose n'aurait jamais existé sous Adolf.

Lorsque nous sommes alléEs à Berlin [en 1983], nous avons appris que Jana, Mita et A. Micha avaient atterri en taule à cause de cette chanson.

Nous étions vraiment énervéEs qu'il /elles soient tombées pour ce texte car on nous traitait vraiment comme il/elles le disaient et ces espèces de types avec leurs slogans fascistoïdes n'étaient pour nous rien d'autre que des nazis.

De retour à Leipzig, nous nous sommes dit qu'il nous fallait vraiment faire quelque chose !

Les bombages faisaient en quelque sorte partie de notre quotidien de punk et nous avions envie d'en faire depuis des lustres, mais cela ne marchait jamais. Il ne s'agissait pas seulement de « *dégradation du bien public et de vagabondage* », c'était aussi, selon le contenu de ce l'on pouvait écrire, un acte politique. Mais soit nous n'avions pas de bombe de peinture, d'ailleurs on n'en trouvait pratiquement pas dans le commerce, soit on n'arrivait pas à se retrouver avec les personnes avec qui on en avait discuté. Enfin, nous ne savions pas non plus exactement ce que nous voulions bomber. En principe, on avait pourtant toujours quelque chose à dire et on trouvait à redire à tout. Une fois, j'étais chez Fleischer, qui faisait une fête à Grünau, cette nouvelle zone d'habitation. Nous avons bu et nous avons discuté de finir quand même par faire quelque chose pour celui et celles de Berlin. « *Allons faire des bombages !* » avons nous dit et les autres ont répondu : « *arrêtez vos conneries !* » car nous étions plutôt bourréEs. Mais je suis partie avec Ratte, Krüzner et Fleischer. Fleischer était quelqu'un de simple, de très drôle et de dynamique et il était prêt pour tout ce qui avait trait à l'action, mais ses motivations n'étaient pas particulièrement d'ordre politique. En tant que punk, il était simplement toujours en première ligne. Je connaissais bien Ratte et Krüzner est venu avec nous parce que c'est lui qui s'était procuré les bombes de peinture.

Nous avons cherché un mur blanc et tagué « *Libérez Jana, Mita et Micha !* ».

Le fait de bomber m'a fait un effet boeuf. Le cliquetis des bombes m'enivrait littéralement. Cela avait quelque chose d'étrangement aventureux et de dangereux. A l'époque, nous voulions vraiment être radicaux et conséquentEs en toute chose. Nous pensions que toute personne complice du système était coupable.

Nous avons continué notre chemin et nous ne voulions plus nous arrêter. Nous avons bombé chaque mur, même celui de ces idiotes maisons peintes.

Partout nous bombions des signes anarchistes, le nom du groupe « *Wutanfall* », « *Etat policier* » et des paroles des chansons politiques du groupe « *Slime* ». Nous avons continué à monter et y avons toujours pris plus de plaisir. Nous avons même commencé à bomber des voitures.

Dessus, nous avons tagué « *la propriété c'est le vol* » et « *la voiture, c'est de la merde, un symbole social et la chose la plus sacrée pour le petit bourgeois* ». Ensuite, Ratte a arrêté de faire les voitures. Krützner, lui, est seulement venu avec nous mais il n'a rien fait.

Nous étions totalement insouciantEs et nous avons déliré de plus en plus. Nous étions soulEs et nous nous sommes mis plein de bombe sur les bras et nous avons continué à déambuler sans but particulier. J'aurais préféré renverser les bagnoles et leur foutre le feu. Je voulais que Grünau brûle tout entier.

C'est à l'âge de quatorze ans que j'ai compris qu'il y avait d'autres manières de vivre. Au marché aux puces j'ai rencontré des jeunes aux cheveux longs que je n'avais encore jamais vus et les flics ont fait dégager l'un d'entre eux en le tabassant à coups de matraques. Il m'a fait énormément de peine et j'ai tout de suite été du côté des cheveux longs. Par hasard, j'ai ensuite fait la connaissance de l'un d'entre eux dont je suis tombée immédiatement amoureuse et c'est ainsi que je suis arrivée à la discothèque de Günthersdorf. C'est là que se retrouvaient les cheveux longs et que j'ai connu les types les plus politiques qui soient, et qui, dès notre première rencontre, ont commencé à parler

Il était même parfois possible de discuter avec quelques fidèles du Parti. Ma mère y était aussi. Mais elle n'y croyait pas de cette manière totalitaire de merde. Les autres, ceux qui ne collaboraient pas, étaient tout de suite des ennemis d'Etat. A l'époque, il suffisait d'avoir fait quelque chose qui ne leur plaisait pas. Tu étais pour ou contre. Il n'y avait rien entre. Si tu n'allais pas voter, c'est que tu étais contre la RDA et tu étais traitéE comme telLE. « *Qui n'est pas pour est contre* » était la devise de Mielke [chef de la Stasi].

Je suis parti en 1987, c'était justement une phase de stagnation. Ils avaient expulsé ou enfermé tellement de gens qu'il ne se passait plus grand chose à Leipzig, comme un reflet de cette vague de répression. Cela a repris en 1988/89, quand tous les groupes de l'Eglise ont sauté dans le vide et occupé les espaces que nous avions rempli précédemment [le mur est tombé en octobre 1989].

Gurke (né en 1962)

[Traduit de l'allemand par L. Tiré de Haare auf Krawall, Jugendsubkultur in Leipzig 1980 bis 1991, Connewitzer Verlagsbuchhandlung*, pp. 27-33 (292 pages), été 1999]*

Je connaissais beaucoup de monde et mon nom est apparu de nombreuses fois au cours de divers interrogatoires. Pour eux il fallait toujours un coupable, jamais un groupe, il fallait toujours que quelqu'un ait tout influencé. C'est la raison pour laquelle quelqu'un était toujours plus puni que les autres.

Lorsqu'ils m'ont arrêté une autre fois, ils ont tenté de m'enfermer en psychiatrie. Là, quand tu y es, tu n'en ressors jamais. Ils savaient que j'avais déjà eu affaire à l'infirmerie à l'armée et voulaient m'y enfoncer. Ils m'ont fait comprendre qu'ils me prenaient pour un fou et qu'ils profiteraient de la moindre occasion pour me mettre hors circuit en m'enfermant. Le MfS [ministère de l'intérieur, Stasi] m'a fait un certificat psychiatrique pour m'éviter un jugement, tout à mon avantage ! Mais ils ont encore une fois laissé tombé, ils voulaient surtout m'effrayer.

Après de telles épreuves, beaucoup de personnes se sont retirées. Pas mal se sont repliées sur leur demande de sortie et n'ont plus vécu que pour ça. D'autres sont rentrées dans le système de vie bourgeoise, elles se sont mariées, etc. A la fin, en 1982, il ne restait plus beaucoup de monde parmi nous. Il nous manquait ce fameux soutien, car on a jamais réussi à se mettre au clair avec «la population normale». Ceux-là, ils vivaient leur vie en RDA. Tu ne pouvais rien y changer, au contraire, ils te tombaient sur le râble.

LA SERVITUDE VOLONTAIRE

Comme je ne trouvais de boulot nulle part, la Stasi m'a obligé à accepter un travail complètement stupide dans le bâtiment.

Ceux-là et leur brigadier m'ont aussi foutu une pression totale. Je ne correspondais pas du tout à l'image de leur Brigade, et ils avaient peur de ne pas pouvoir devenir *Brigade du travail socialiste* [qui permet d'obtenir une prime, liée à l'obtention d'objectifs et à l'exemplarité de la camaraderie, symbole de l'homme nouveau, au sein de la brigade]. C'est à chaque fois ce dont ils m'ont prévenu. Nos rapports étaient vraiment tendus. Je leur disais d'aller se faire foutre avec toute leur merde. Dans ces brigades, il y avait toujours quelqu'un avec qui on pouvait discuter raisonnablement même si tous les autres portaient des oeillères. Ils étaient tout simplement rouges, rouges à en bouffer de la paille. Ce n'étaient même pas des collaborateurs zélés du système, ils ne savaient même pas ce qu'ils faisaient. Ils ne voyaient que leur petit confort, rien de plus. C'étaient typiquement ceux qui retournaient leur veste et qui, lorsque ça a été un peu plus mal pour eux, cracheraient ensuite sur la RDA, soudainement devenue de la merde. Les mêmes qui peu de temps avant criaient encore « *Hourra !* ». C'étaient typiquement les citoyens qui, mis sous pression, pensaient qu'ils avaient tout intérêt à se dissocier des autres.

La société toute entière était conçue pour ça : fous les autres dans la merde et ça ira mieux pour toi. Ils n'ont pas réfléchi plus loin que cela. J'étais marqué au fer rouge du fait même que la Stasi m'avait forcé à accepter ce travail. Je n'avais rien à ajouter. C'est ainsi qu'étaient les rapports, tu n'avais rien à faire dans leurs relations.

Il y avait cependant toujours quelques personnes différentes. Lorsque j'ai travaillé dans une librairie, il y avait des personnes qui se contentaient simplement de faire leur boulot. Ils ne rêvaient pas de devenir des chefs au Parti et ne faisaient pas de lèche. Mais ceci n'existait que dans les petites usines. Dans les autres, il y avait forcément une ligne centrale et cette hiérarchie où l'on marche sur les autres pour que l'ensemble corresponde aux attentes officielles.

d'amour libre, d'anarchie et autres choses. Au début, ça m'a mise complètement KO. Tout cela me semblait à la fois dangereux et super beau. Ils m'ont emmenée avec eux dans des fêtes et m'ont fait entrer dans des cercles où l'on discutait d'anarchie et où l'on disait à quel point tout ici était injuste et absurde et comment on pouvait y résister. Tout est allé très vite, en moins de deux, car dans ces milieux il te fallait simplement être politique, sinon tu te plantais. Au début, je voulais plaire, naturellement, tout simplement me faire une place. C'est tout d'abord pour en imposer à ces hommes intéressants que je me suis occupée de ces affaires politiques. Ensuite, j'ai bien sûr fini par trouver ma propre dynamique. Et ces gens m'ont aussi permis de connaître les punks.

« *Ah, c'est toi !* » m'a dit Menzel, le lendemain, en venant m'arrêter au travail. « *Si j'avais su, j'aurais pris mes menottes* ». La police criminelle avait appelé sur mon lieu de travail et demandé une certaine Cornélia. Bien sûr, j'ai immédiatement passé plein de coups de fil pour me trouver un alibi mais ni ma mère, ni mes amies n'ont voulu m'en donner un. Une collègue de travail m'a donné des cigarettes et un peu d'argent, ensuite nous sommes partis dans la trabbi de Menzel. Comme d'habitude, il y avait un casque de chantier dans le compartiment à chapeaux, tenue de camouflage oblige !

Dans la Beethovenstrasse, on m'a fait décliner mon identité et on a commencé à m'interroger.

A ce moment là, je trouvais tout ça plutôt intéressant. J'étais aussi assez insolente car je pensais : « tu n'as que 17 ans, ils vont peut-être te garder un ou deux jours mais tu n'iras certainement pas en prison, pas pour ça, au pire ils te mettront en maison de correction».

Lors de l'interrogatoire, ils ont dit que les autres avaient déjà tout avoué et qu'il était absurde de me taire. J'ai pensé : « *tu connais le truc* ». Tout ça était tellement absurde, comme dans un film. Il y avait le gentil flic et le méchant et ils essayaient de te faire tomber. Mes doigts étaient pleins de peinture et je n'avais pas d'alibi ; en fait tout était clair. Il s'agissait pour eux de savoir qui avait bombé quoi et pourquoi. Entre temps, ils ont perquisitionné ma chambre chez mes parents. Ils ont tout pris : les affiches, les photos, les textes de Biermann sur une pochette de disque, des t-shirts dessinés, tous mes journaux intimes, tous mes poèmes et un porte-monnaie avec des inscriptions, tout ! Ensuite, à des fins dissuasives, ils ont exposé tout cela lors de la fête de la presse suivante, dans le pavillon de la Stasi [Staatssicherheitpo lizei, police politique] du parc des expositions. Ça a été extrêmement pénible pour moi, car ça n'avait absolument rien à voir avec ma période punk. A part cela, ils avaient exposé un sac US qu'un punk avait décoré au stylo bille. A un autre, ils avaient pris un tee-shirt de l'ouest portant l'inscription « *Du pain pour le monde !* ». Malheureusement, les punks n'ont pas eu l'autorisation d'entrer dans le parc des expositions et nous n'avons pas pu voir cela de nos propres yeux. Menzel voulait naturellement savoir si j'avais couché avec tous les hommes mentionnés dans mon journal intime. C'était un type écoeurant et mielleux . Il nous balançait directement dans la gueule : « *je vous foutrais tous en taule !* ». Il a fini par avoir raison. Il est revenu vers 10 heures en agitant le mandat d'arrêt : « *bon, allez, c'est parti ! En avant pour la taule !* ». Avant le départ pour la Kästnerstrasse pour la détention préventive, il m'a conseillé de regarder une dernière fois le ciel, car je ne le reverrai pas de si tôt. Je n'arrivais toujours pas à y croire. Ce n'est que lorsque je me suis retrouvée devant la juge de la préventive que j'ai compris qu'à présent c'était sérieux. Cette conne m'a dit qu'elle

avait examiné mon dossier et constaté que la détention préventive était nécessaire. On m'a signifié que j'étais accusée de menées contre l'Etat, dégradation, vagabondage, diffamation publique, ainsi de suite … Dès le départ, ils en ont fait une affaire politique.

Quatre jours avant le procès, le procureur en charge de l'affaire est tombé malade. Ça a été une grande chance pour nous. Nous avons eu droit à un procureur très jeune, relativement correct ou, tout au moins, pas trop terrible.

En préventive, j'étais avec une femme très sensible et intelligente. Ça m'a beaucoup aidée. Elle était en taule pour tentative de fuir la RDA et a ensuite été libérée. Par hasard, celui qui était accusé d'être son complice se trouvait dans la même cellule que Ratte.

A elle, j'ai tout raconté. Je ne pouvais rien faire d'autre dans cette situation. Je n'aurais pas réussi à fermer ma gueule pendant tout ce temps là, pas à cet âge.

Au début, j'étais complètement intimidée. J'avais peur et je ne savais pas comment me comporter. Quel ennui ! Il n'y avait ni radio, ni télé et un seul journal. Il n'y avait rien à faire. Il était interdit de rester allongée et il n'y avait qu'une heure de promenade. Les interrogatoires constituaient notre unique distraction. C'étaient des interrogatoires de la Stasi : « *voulez vous travailler avec nous ?* » « *Non !* » et je m'en prenais directement une dans la gueule de la part de vrais prolos, de monsieurs muscles aux bras tatoués. C'étaient trois jeunes hommes qui ressemblaient à d'anciens taulards. Ils me montraient des photos sur lesquelles je devais reconnaître des gens. Ils étaient abrutis au point de ne pas se rendre compte que je ne me reconnaissais pas moi-même sur les photos… Ensuite en arrivait un autre qui voulait que j'accepte que mes poèmes soient détruits. Comme j'ai refusé, ils les ont quand même détruits, mais sans mon accord.

Toutes les deux semaines, on me prêtait deux livres que je ne choisissais pas, de vraies merdes qui parlaient d'Erika et Hans et Hans s'en va à l'armée et comment leur amour reste intact…, voilà les merdes qu'ils racontaient. Pourtant, j'en ai aussi reçu quelques uns qui étaient vraiment bons, Anna Seghers par exemple. Je ne l'aurai jamais lue dehors. J'ai même lu « *Das neues Deutschland* » [journal quotidien d'Etat de RDA], en entier ! Comme j'étais jeune, une fois on m'a même donné des fruits, quelle récompense ! J'ai crue mourir de joie. On m'a toujours confisqué l'argent que m'envoyaient mes parents, sauf une fois 15 marks. Avec ça j'ai cantiné des cigarettes, de la moutarde et de la limonade. Une autre fois, mes parents m'ont apporté du « nudossi «, ce nutella de l'est qu'on ne trouvait jamais nulle part. Là, on a fait la fête dans la cellule. C'en était une de fête ! Il ne se passait jamais rien, c'est pour ça que l'on se concentrait ainsi sur la bouffe. Sur la bouffe et sur son corps. Mais ensuite, j'ai appris très vite ce qui se passe en taule et ce qu'il est possible de faire. Tous les soirs, j'ai crié aussi loin que possible « *Bonne nuit !* » à Ratte et à Fleischer, de toutes mes forces, par dessus toute la cour, jusqu'au bâtiment des hommes. Fleischer et Ratte ont toujours répondu à mes appels. Finalement, on m'a attribuée deux nouvelles codétenues qui se trouvaient là pour «comportement asocial». A partir de ce moment là, c'est parti à fond. Pendant deux semaines, nous avons animé toute la taule, gueulé à travers les couloirs, imité la télé. Nous avons fait tout ce qui était interdit et ramené nos grandes gueules. J'ai énormément ri en préventive. Quoi de plus logique que d'avoir eu les idées les plus folles dans cette situation exceptionnelle…? Ça a

Nous étions solidaires les unEs des autres, mais nous ne voulions pas créer de parti ou d'organisation de résistance. Nous n'avions pas l'intention de créer cela, même si certainEs y ont certainement pensé... On voit aujourd'hui ce qui est sorti de tous ces mouvements citoyens et de ces partis alternatifs.

J'avais 21 ans lorsqu'il y a eu ces occupations d'ambassades à Berlin-est, et les flics ont vraiment réussi à tout faire éclater [en 1983] : certainEs voulaient rester là, d'autres quitter le pays. Comme tant de personnes sont parties, j'ai pris le train en marche et finalement à mon tour déposé une demande de sortie.

J'avais également d'autres raisons. Privé de passeport, je devais rester dans une habitation précise où la Stasi tournait en permanence, rentrant dans l'appartement à tout bout de champ sans aucun scrupule. Pourtant, je n'ai jamais rien fait spécialement pour me faire expulser de RDA.

Tant que ma mère était au Parti, je profitais d'une petite liberté. Quand ils l'ont jetée, ils m'ont précisé que si je ne changeais pas, c'est la prison qui m'attendait. Ils m'ont alors collé un an ferme pour un truc monté de toutes pièces, complicité de fuite. Ils ont utilisé un agent à eux qui a prétendu vouloir s'enfuir. Il m'avait laissé des affaires qu'il ne pouvait pas emporter et là, ils m'ont coincé pour complicité. D'autres personnes sont aussi tombées dans cette histoire, bien sûr on a jamais revu ce type.

L'Ouest n'a jamais été pour nous ni une vitrine, ni une image idéale. Il y avait bien ces braillards qui étaient dans l'opposition juste à cause de la séparation en deux de l'Allemagne, mais ceci n'existait pas chez nous.

Fin 1970/début 80, c'était l'époque des squats à Berlin-ouest. C'était remarquable pour nous dans le sens où les contradictions qu'ils posaient dans la société bourgeoise étaient semblables aux nôtres. Ça nous semblait juste. A cette époque, les événements de là-bas nous servaient donc de base comparative.

Comme il se passait beaucoup de choses à Berlin-ouest, beaucoup de personnes y sont allées après avoir réussi à passer de l'autre côté. A Kreutzberg, il y avait des maisons entières pleines de gens de l'Est. Les gens avaient certes le mur derrière eux, mais ce qui se passait les touchait encore ; comme ils ne pouvaient rien y faire, ils se sont de plus en plus engagés à l'ouest.

LA STASI NE LÂCHE PAS L'AFFAIRE

Quand l'histoire avec la Stasi a commencé, j'avais 17 ans. Quand j'ai émigré, j'en avais 24. En vivant des années durant avec ces gens,tu fais attention à tout faire de manière un peu illégale, à être prudent, mais tu n'as plus peur. Ils peuvent t'arrêter chaque jour, faire comme ils veulent. C'est aussi ce qu'ils ont fait. Et c'est ainsi que nous avons vécu.

Lorsqu'ils sont devenus vraiment dangereux, je n'ai plus eu d'autre issue que de partir le plus vite possible. Là, j'ai alors compris que non seulement ils me feraient croupir en taule mais qu'ils me buteraient aussi peut-être au coin d'une rue.

Ils sont arrivés en pleine nuit, ils ont enfoncé les portes, un mélange de flics de base et de civils, à tel point que je savais plus qui était qui. Une fois, ils m'ont ligoté, traîné en bas et failli me balancer à travers la vitre. L'un d'eux a gueulé : « *balancez ce porc à travers la vitre !* ». Ils m'ont ligoté tous les membres et voulaient vraiment me balancer. Qu'ils nous foutent des coups en permanence, c'était habituel, mais avec les méthodes nazies qu'ils ont employées par la suite, j'ai vraiment eu peur. Ils m'ont désigné comme un meneur.

L’ARMÉE

A 18 ans, après l’action de la Sachsenplatz, j’ai dû aller à l’armée. Ils m’ont envoyé au service car cela leur permettait de m’éloigner pendant au moins un an et demi. Lorsque j’ai reçu mon ordre d’incorporation, je me suis enfui en Bulgarie où je suis resté trois mois. A mon retour, ils m’ont arrêté et confisqué le passeport puis interdit de quitter le territoire. A la session suivante l’année d’après, j’ai dû y aller.

A vrai dire, je ne voulais pas aller chez les « Bausoldaten » [régiment de génie militaire, sans armes, réservé aux insoumis ou objecteurs] parce que je trouvais ça trop con. Ils m’ont affecté de force dans ce bataillon 99, une unité punitive. Ils nous faisaient faire un travail en usine que plus personne n’effectuait. C’est ainsi que nous avons travaillé dans un boui-boui empoisonné à Leuna [pôle pétro-chimique de RDA]. Nous étions tous là pour des motifs différents, chacun s’étant fait remarquer d’une façon ou d’une autre. Même les officiers avaient été mutés pour raisons disciplinaires.

A l’armée, j’avais également affaire à la Stasi. Ils ont voulu m’enfermer dans la taule militaire de Schwedt pour refus d’obéir, désertion et tout le bataclan. Le plus stupide, c’est que lorsque tu sors de Schwedt, il te faut rattraper le temps perdu pour le service et la merde recommence à zéro. On rentre alors dans un cercle infernal. Connaissant cela avant le procès, j’ai simulé un suicide et me suis retrouvé à l’infirmerie. Mais pour les soldats et les subalternes, il n’existait pas d’infirmerie militaire, seuls les officiers y avaient droit. L’hôpital civil m’a foutu à la porte car ils étaient embarrassés par mon cas. Dans le fond, j’avais visé juste, je sortais sans internement avec une sorte de certificat de fou qui allait m’éviter Schwedt. De retour dans mon unité, je n’ai plus rien fait d’autre que rester assis ou servir à table en attendant d’être démobilisé.

Quand je suis rentré, j’ai rejoint des amis dans un squat.

PARTIR OU RESTER

Au début, nous débordions plutôt d’énergie. Nous pensions pouvoir provoquer des choses, au moins construire notre propre espace dans une partie de la ville.

Nous avons longtemps essayé d’agir avec la population, notamment lors d’actions ludiques destinées à provoquer quelque chose. Mais à un moment, nous en avons eu ras-le-bol. Les gens étaient si stupides. Il n’y avait plus rien à faire avec eux. C’était grave, frustrant et c’est aussi une des raisons pour lesquelles tant de personnes voulaient se barrer. Ce n’était ni à cause des flics, ni à cause de toute cette violence d’Etat, mais à cause de la population si limitée. Avec elle, il était impossible de briser quoi que ce soit.

Nous avons vraiment essayé des années durant, mais ensuite ça a été de pire en pire avec cette ambiance de délation. Le simple fait de t’habiller autrement te faisait remarquer, tu étais déjà estampillé.

Certaines personnes qui ont habité avec nous ont dit « *nous allons passer par la voie officielle* » et sont volontairement entrées au Parti pour y changer quelque chose. Elles voulaient se cogner la tête contre les murs jusqu’à ce que ça bouge, mais ça n’a pas marché.

Ce que nous n’avons jamais fait, c’est de créer consciemment des groupes clandestins. duré jusqu’à ce qu’ils nous séparent.

Ils m’ont mise ensuite avec les « asociales » les plus terribles parce qu’ils pensaient que la pire peine qu’ils pouvaient m’infliger étaient de me placer avec des gens « au niveau zéro ». Comme j’avais 17 ans, on ne pouvait pas me mettre à l’isolement et on m’avait déjà collé toutes les autres punitions. Là, il m’a fallu écouter à longueur de journée des histoires de prostituées, de pipes et de sodomie.

Ça a marché. Pendant une semaine je ne me suis pas faite choppée à crier, ni en faisant passer des trucs par balancier… et j’ai demandé à ce qu’on me remette avec des gens « normaux ».

Le procès a commencé quatre mois après. Il a entièrement tourné autour du fait « d’être punk ». L’avocate, que m’avaient procurée mes amies les Leutzscher, a tout de suite dit que je n’avais pas beaucoup de chance de m’en sortir. Je n’ai établi aucun rapport de confiance avec elle parce que je ne savais pas comment se déroulait un procès. Je me suis dit qu’elle était elle aussi une sorte de Stasi.

Au cours du procès, j’ai dû aller d’urgence aux toilettes. Lorsque je me suis assise sur la cuvette, je n’ai pas pu faire car les policiers se tenaient face à moi. C’était vraiment infernal. Je n’arrivais plus à me concentrer sur rien et j’ai pensé : ça m’est complètement égal ce que je vais prendre, l’essentiel c’est que je puisse aller aux toilettes ! Deux semaines plus tard lorsqu’il a fallu y retourner pour le verdict, j’ai été étonnée qu’on me sorte de cellule au pas de course, qu’on me fasse entrer puis sortir du panier à salade les menottes aux poignets, bâillonnée et toujours en courant. Nous sommes passés de la Bernhard-Göringstrasse au tribunal. Là, j’ai pu apercevoir tous mes amis qui étaient postés à l’entrée. Lorsqu’ils nous ont vu, ils ont symboliquement levé le poing en l’air, ce qui m’a beaucoup réjouie. Ils ne pouvaient pas crier, on les aurait immédiatement fait sortir pour ça. Il était déjà assez dangereux de se trouver réunis à cet endroit juste pour nous.

Bien entendu, ils avaient choisi la plus petite salle. Mes meilleurs amis étaient à l’extérieur. Rotz a fait un scandale en demandant pourquoi on lui interdisait d’entrer au tribunal en bleu de travail alors qu’il était un travailleur dans le pays des travailleurs et paysans. Mon père avait mis exprès un jeans déchiré avec une vieille veste et, quand il est entré, il a également levé le poing vers moi. Cela a beaucoup compté pour moi.

Ils ont prononcé le jugement si vite que je n’ai pas vraiment compris ce qu’ils disaient. Fleischer a pris 10 mois, Ratte 7, Krützner 8 et moi 9. Immédiatement, on nous a tiré à l’extérieur de la salle. Mon père a encore crié quelque chose, mais nous étions déjà en train de parcourir les couloirs du tribunal, menottes aux poignets, jusqu’à la cour. J’ai crié en direction de Fleischer : « *mais qu’est-ce qu’ils font ?* ». C’était comme si on allait nous pendre sur l’instant. En réalité, on nous a juste fait passer très rapidement par la porte de derrière parce que nos amiEs nous attendaient à la sortie.

A ce moment, ils ont eu peur de nous et ça a été un sentiment très agréable.

J’ai fait le trajet jusqu’au centre de détention pour exécuter la peine, en compagnie des deux femmes avec qui je m’étais si bien entendue. Cela signifiait : encore trois jours à la Kästnerstrasse. Nous nous en réjouissions d’avance. Mais celle-ci s’est révélée beaucoup plus dure que nous le pensions.

De mon expérience à la Beethovenstrasse

j'avais gardé l'idée qu'on pouvait se permettre pas mal de choses, mais là, j'ai pu constater le pouvoir qu'ont les flics. Je me disais, ici ils peuvent ainsi t'assassiner sans que personne ne le remarque. Ici, il y avait des matonnes d'un tout autre genre, des femmes assez vieilles, de vraies portes de prison avec leurs cheveux bien tirés, et avec des surnoms tels que « nazie » ou « surveillante de camp de concentration ».

Lorsque j'ai crié quelque chose, une fois, des matonnes sont venues, m'ont tirée par les cheveux et m'ont fait ainsi tomber du lit d'en haut. Je me suis écrasée contre le sol en pierres. La douleur était atroce. Pour me punir, on m'a ordonné de cirer le couloir. J'ai refusé en arguant qu'il l'était déjà, alors elles m'ont menottée à un lit dans une cellule sans fenêtre. Deux heures après, elles m'ont redemandé la même chose puis, devant un nouveau refus, m'ont enfermée dans la salle des douches et attachée à un tuyau. Il y avait des traces de merde partout et j'ai presque vomi sur moi.

Comme je gueulais, elles ont inondé la pièce et m'ont laissée avec de l'eau jusqu'aux chevilles. Mes mains et mes pieds ont fini par devenir bleus, et je me demandais ce qui allait se passer. Lorsqu'elles sont finalement revenues me chercher, on m'a fait enfiler de grosses chaussettes et une veste pour que tout cela ne se voit pas : j'étais transférée.

En préventive, l'ambiance était à la camaraderie. Les détenues s'entraidaient, nous partagions tout et nous nous sommes données du courage. Elles m'ont dit que ça se passerait bien pour moi, que j'irai au quartier des mineurs et que dans tous les cas, j'arriverai bien à m'imposer : « *toi, avec ta grande gueule, tu t'en sortiras partout. Tu n'as pas à avoir peur* ».

On nous a transféré à bord de l'express « Otto-Grotewohl » dans un wagon de prisonnières qui contenait très peu de places, presque un wagon à bestiaux. On nous a fait traverser la gare menottes aux poignets comme de grandes délinquantes. Nous avons alors pris congé les unes des autres car nous allions chacune dans une taule différente. A part moi, personne ne savait où elle allait. J'étais transférée à Hohenleuben, la seule prison pour femmes mineures.

Je m'en suis sincèrement réjouie. Des jeunes ! Seulement des jeunes filles dans le groupe ! Avec elles, je vais pouvoir bavarder tranquillement !

Hohenleuben était un grand bâtiment neuf doté de grandes pièces claires avec fenêtres, très différente en cela des autres taules. De la cellule d'arrivée, on nous tenait encore une semaine à l'écart du groupe, j'ai entendu courir dans le couloir, des chuchotements, et des files qui criaient des choses sympathiques. J'avais l'impression d'être en camp de vacances.

On m'a donné des fringues horribles, une jupe raide, de grosses chaussettes et un foulard à carreau (pour se le mettre sur la tête). On se ressemblait toutes. Lorsque je suis arrivée dans la cour, elles ont toutes accouru vers moi, me demandant d'où je venais et pourquoi j'étais là. Je leur ai raconté ce que j'avais bombé mais elles ne m'ont pas cru. «*On ne prend pas si peu pour une chose pareille*» m'ont-elles répondu. « *Tu débloques, tu mens, tu n'es même pas punk* » ; elles ont commencé à me chercher, me donnant des coups de pied dans les tibias et me bousculant. Je ne comprenais plus rien.

A partir de ce moment là, je n'ai plus voulu sortir dans la cour ni me rendre aux repas car j'avais terriblement peur. Les filles me jetaient de la bouffe, me saluaient par un « Heil Hitler », me menaçaient à travers la porte de la cellule

Au début, lorsque tout se faisait discrètement, on ne les a pas dérangés. Ils pensaient qu'on se contentait simplement d'habiter là : il y avait pas mal d'appartements où les gens ne payaient pas de loyer et sans qu'il leur soit officiellement attribué. Les flics ne savaient pas non plus qui avait la permission ou pas, sauf lorsqu'un voisin te balançait à la KWV [*Kommunale Wohnungsverwaltung*, régie communale des habitations]. De toutes façon, ici on ne pouvait normalement pas t'expulser sans t'attribuer un autre logement, c'est la raison pour laquelle il était si facile de squatter des maisons malgré le régime. Ils ne pouvaient pas te jeter à la rue, c'était impossible. Il n'y avait officiellement pas de SDF en Allemagne de l'Est et ils ne tenaient pas à en avoir sur les bras.

Quand ils nous ont découvert, ils ne nous ont donc tout d'abord pas expulsés, aucunE d'entre nous n'ayant d'autre logement ; la pénurie leur rendait la tâche impossible s'ils avaient dû tous nous expulser/reloger. Ils ont alors mis la pression : l'un d'entre nous a dû retourner vivre chez ses parents à 25 ans, alors qu'il ne les fréquentait plus depuis des années. Un autre a dû retourner vivre chez sa femme alors qu'ils étaient divorcés. Les flics appelaient un camion, chargeaient toutes leurs affaires, puis les expédiaient à la dernière adresse connue. Dans ces cas, expulsés ainsi, nous retournions à chaque fois dans le squat. De guerre lasse, nous avons pu y rester un peu.

Ce qui nous distinguait des autres groupes, c'est que nous tenions à conserver les pratiques d'avant et donc de ne pas se séparer des autres : nous avons fait une sorte de travail ouvert et tout le monde pouvait passer. Nous avions d'emblée réservé des pièces libres pour les mettre à la disposition d'activités. Tout le monde avait la possibilité d'organiser des choses dans la pièce commune. Il y avait par exemple des Bhagwanjünger dans la maison d'en face. Personne ne savait ce que c'était et ils nous l'ont expliqué [l'auteur n'en dit pas plus sur ce que c'est]. Tout ce que nous ne connaissions pas nous intéressait, jusqu'à ce que nous réalisions de quel truc il s'agissait. Nous avons aussi tourné un film en super 8. On avait réussi à se procurer une caméra et prévenu une foule de copains. L'idée était de faire un film ironique sur le quartier est et sur nos façons de vivre. Suite à une perquisition peu de temps après, il a été perdu. Nous l'avions tourné pour rien.

Une autre fois, nous avons accroché des banderoles sur la façade de notre maison lors du 1er Mai. A cette date, le journal d'Etat contenait les résolutions, numérotées de une à cinquante, qu'il convenait de prendre. Nous avons alors affiché de façon satirique des résolutions sur la baraque en ruine comme « *Embellir nos villes et nos quartiers* ». Les banderoles sont bien restées trois heures. Puis il y a eu une gigantesque bousculade, la police a bloqué la rue et les pompiers ont décroché les banderoles. Nous avons tous/toutes été embarquéEs. Comme nous avions emporté avec nous le journal, *Neues Deutschland*, nous avons simplement déclaré : « *Qu'y pouvons nous si cette baraque en ruine a l'air si naze ?* ». Après cette action, les flics sont devenus de plus en plus violents, ils passaient presque tous les jours, raflant tout le monde, pétant tout. Nous avons fini par nous résoudre à abandonner le lieu. Les personnes qui vivaient ensemble se sont dispersées aux quatre coins de la ville. La séparation s'est faite toute seule car il arrive toujours un temps où chacunE veut une chose différente. Mais ils n'ont jamais réussi à nous faire éclater. Aujourd'hui encore, je vois des personnes de cette époque.

les rues sauvagement et ils nous ont encerclé avec leurs boucliers. A cause du thème [de grandes manifs avaient lieu en Allemagne de l'Ouest contre l'installation des missiles Pershing de l'OTAN], ils ne pouvaient pas faire grand chose contre nous. Ils nous ont laissé partir en nous avertissant que c'était la dernière fois. Mais nous avons continué en nous greffant sur des manifestations officielles du centre-ville, comme les défilés du carnaval. Près de deux-cent personnes de chez nous y participaient chaque année ; il s'agissait plutôt de parades de fous où nous ridiculisions les connards de la Stasi.

A chaque fois, nous changions de thème en parodiant l'armée ou d'autres institutions.

Par la suite, nous avons imprimé des tracts clandestins distribués dans le parc Clara Zetkin ou glissés dans les boîtes aux lettres. Ils ont fait des petits : ces tracts furent comme les précurseurs de ceux qui ont fleuri sur la colonne Morris qu'on a installé un jour en 1989 sur la Karl-Marx Platz, devant la Gewandhaus. Il s'agissait de petits bouts de papier tirés à environ mille exemplaires sur lesquels se trouvaient des rendez-vous et des infos sur les choses que nous avions faites. Mille était pour nous à l'époque un nombre énorme car il n'existait pas de magasins de photocopies, ni rien d'autre. Tout était fait de façon assez conspirative : nous connaissions un imprimeur, nous lui avons donné les textes, il imprimait les tracts quelque part et me les repassait. Nous ne tenions pas du tout à savoir où et comment il réalisait cette tâche. Tout fonctionnait bien durant cette période, jusqu'à ce que nous appelions à nouveau à une manifestation et que la Stasi y cible des personnes précises. Là, ils se sont plantés en proposant au seul d'entre nous qui avait fait une demande de sortie de le faire passer de l'autre côté du mur s'il racontait tout. Mais il a fermé sa gueule.

Pendant des années, nous nous sommes retrouvés régulièrement pour réfléchir ensemble à ce qui ne nous convenait pas et sur le comment faire contre ce régime. Nous ne sommes plus allés à ces concerts comme auparavant, ceux auxquels se rendaient les vieux hippies, nous avons préféré organiser nos propres initiatives. Nous ne nous sommes pas définis comme des hippies, pas vraiment ! Ils avaient assez détruit leur raison à coups de bitures. C'était assez courant à l'Est que beaucoup cherchent leur salut au troquet. Ça a vraiment rendu des gens fous. Puis notre groupe a commencé à devenir de plus en plus dangereux, des gens se faisaient arrêter sans cesse et il est devenu évident que la prison nous pendait au nez. Les grandes réunions ont donc stoppé, les activités ne se passaient plus de façon si centrale et se sont déplacées au fur et à mesure dans les quartiers. L'avantage était que tout n'était plus si anonyme, que les individus se connaissaient mieux entre eux. Ces cercles sont devenus très fermés car il régnait une peur terrible des infiltrés. C'est aussi ce qu'ils recherchaient, que nous nous éclations ainsi en plusieurs groupuscules.

L'HISTOIRE DU SQUAT

L'histoire de notre squat est donc assez simple. A l'époque, c'était vraiment dingue dans le quartier est de Leipzig. Tout ce quartier était pourri et beaucoup de maisons étaient vides. Comme la plupart d'entre nous n'avait pas d'appartement, nous avons pris une maison que nous avons aménagé de bric et de broc. Nous sommes restés là presque deux années, au début clandestinement et ensuite de façon plus ouverte. Dans notre rue, la Erich-Feld-Strasse, il y avait déjà de nombreux squats. Aucun n'avait de contrat de location.

et je ne savais absolument pas ce qu'elles me voulaient. Les mineures étaient très différentes des autres détenues. Il n'y avait ni de mères ni de personnes plus âgées parmi elles qui auraient pu se trouver là pour des délits économiques. Ici, les filles venaient toutes de foyers ou de maisons de correction et avaient un terrible besoin d'être au centre du monde. Il régnait une atmosphère follement explosive. Lorsque je suis arrivée dans mon groupe, j'avais horriblement peur. Elles voulaient que je me comporte bien afin que le groupe ne se fasse pas tancer ou punir. Je me demandais si elles n'étaient pas cinglées et où j'avais bien pu tomber.

Parmi les femmes, il y avait la soi-disante «élite». C'est elles qui déterminaient qui se prenait une baffe dans la tronche, c'est à elles qu'on devait céder un pourcentage de ses paquets, c'est encore elles qui contrôlaient ce qui se passait entre les filles. Il faut dire que les matonnes ne s'intéressaient pas aux accrochages entre détenues. D'ailleurs, personne n'aurait jamais appelé une matonne. C'était tabou, particulièrement lorsque cela concernait le groupe «d'élite», huit filles, de vraies cogneuses qui s'étaient autoproclamées membres de ce groupe. Dès le début, elles sont venues de voir et l'une d'elle m'a dit : « *Bien, maintenant tu me baises les pieds* ». Sur le moment, j'ai pensé : « *si tu le fais une fois, alors tu devras le faire tout le temps. Ne le fais pas, quoi qu'il advienne* ». Je savais qu'après une telle chose, je n'aurais plus jamais pu me regarder en face. Malgré tout, j'aurais préféré le faire, le courage n'est pas venu de moi, mais de la raison.

Je leur ai répondu que je ne comprenais pas ce qu'elle voulait et qu'elle devait me le montrer. Lorsqu'elle se mit à genoux et me montra ce qu'elle voulait, je lui demandais si elle n'avait pas l'impression d'avoir l'air con.

Elle s'est relevé, m'a regardée et m'a dit : « *tu es OK* ».

Mais cela ne voulait rien dire. Ce n'est pas pour cela que j'avais une meilleure position, ça n'avait simplement été qu'un heureux hasard. Il fallait lutter jour après jour pour se faire sa place.

Jusqu'à Noël, je n'ai pas prononcé un seul mot à l'intérieur du groupe. Les filles se faisaient des cadeaux et bien sûr, je n'ai rien reçu. Puis, à l'heure du repas, est arrivé un groupe de prisonnières majeures qui se trouvaient aussi à Hohenleuben. Parmi elles se trouvait Maria qui m'apportait un très gros sac plein de cadeaux. Quelques prisonnières avaient fait une collecte pour que j'ai aussi quelque chose à Noël, elles avaient remarqué que j'étais toujours seule. J'ai remercié Maria de tout mon coeur. Je la connaissais très bien du milieu de Leipzig, c'était une hippie. Elle était très respectée parmi les 400 détenues adultes d'Hohenleuben, c'était une des «grandes gueules». Le fait de m'offrir un cadeau m'a procuré un grand respect chez les filles, et Maria signifiait aussi clairement au groupe d'élite : « *foutez lui la paix !* ».

En taule, il a fallu que je commence un apprentissage de couturière. Il y avait des cours et des discussions sur des thèmes politiques. Là, on nous expliquait à quel point nous avions enfreint la loi, on discutait de sport qu'on ne pratique que pour l'Etat, on mettait l'amour lesbien plus bas que terre et nous parlions des élections. Je dis que j'avais 17 ans et que je n'avais jamais eu le droit de vote. Je n'avais jamais pu voter pour dire si je voulais d'un Etat ou pas mais que j'avais quand même été condamnée par ses lois. «*J'aimerai bien vivre dans un autre pays avec d'autres lois*», ai-je conclu pour provoquer, puis je me suis directement fait virer de la salle.

Lorsque j'ai été transbahutée dans une cellule où toutes avaient été à l'école [c'est-à dire vécues ailleurs qu'enfermées] et où aucune ne faisait partie de l' « élite », j'ai pensé pouvoir faire bouger les choses. Quand quelque chose est de la merde, bien sûr que tu veux faire changer les choses. Ça a commencé par des bagarres pour ne pas faire mon lit, cirer les chaussures, ne pas faire chier les nouvelles arrivantes. Nous avons essayé de saper le pouvoir du groupe d'élite et ce fut comme dans un roman policier. Il fallait être prudentes car celui-ci ne devait rien en savoir. Nous ne pouvions nous permettre une confrontation ouverte, sinon ça foirerait et aucune fille n'aurait accepté d'y participer. Là, j'ai fait preuve d'une diplomatie hors pair, genre nous sommes toutes dans le même bateau. Ensuite, je me suis aussi rapprochée de la meneuse du groupe d'élite, j'ai fait appel à son sens de la justice. Je lui étais sympathique parce que je me montrais sincère. Mais il ne fallait pas exagérer, on pouvait perdre sa position à la moindre occasion. C'était très fréquent.

Cela a fini par porter ses fruits. Ça n'était pas aussi dur qu'au début, lorsque je suis arrivée. Bien sûr, les baffes partaient de temps à autre. Mais lorsqu'on réglait une affaire concernant une fille, celle-ci participait à la discussion, ce qui était avantageux quant au résultat de la décision.

Un autre point : nous devions nous-même noter notre comportement en taule. Je me mettais toujours la même sale note car ça m'était égal. Je m'en foutais d'avoir le droit de regarder la télévision ou pas. Ils ne pouvaient pas non plus nous mettre éternellement à l'isolement. Finalement, les matonnes ont essayé de mettre la pression par le biais du groupe. « *Si l'une d'entre vous a une sale note, aucune ne pourra regarder la télé !* ». Mais à force, il est arrivé un moment où personne dans notre groupe n'en a plus rien eu à foutre, et le chantage des éducatrices est tombé à l'eau.

Il y avait aussi les punitions collectives. Lorsque par hasard j'ai été l'aînée du groupe, on m'a demandé de faire descendre l'escalier correctement à mon groupe. Nous l'avons donc redescendu, mais elles ont voulu nous le faire refaire cinq fois. J'ai regardé les filles, et nous l'avons refusé avec détermination. « *C'est pour nous chercher* », ai-je dit. On nous a immédiatement interdit de réfectoire et enfermées dans la salle de garde pour mutinerie. On nous a punies à rester « cellules fermées ». En temps normal, les cellules étaient ouvertes et on pouvait naviguer dans les couloirs — c'est cette possibilité qui était supprimée. Nous avons alors décidé de retourner cette situation en la rendant tellement agréable qu'elle ferait pâlir d'envie celles qui resteraient à l'extérieur et de leur donner envie de nous rejoindre. Nous allions faire gerber les matonnes !

Nous avons alors développé des trésors d'imagination, joué, fait du sport, crié (de joie). On a réussi à s'occuper quatre jours durant puis la dynamique de groupe est retombée, certaines ont préféré ressortir et regarder Winnetou à la télévision.

La taule a également été pour moi une expérience positive. J'ai appris ce que l'on peut supporter, à quel point on peut aller loin dans ses refus, quel courage on peut avoir et ses limites. J'ai vu combien les gens sont injustes, combien ils peuvent être faux et intriguants. Tout cela, je ne le connaissais pas à cet âge là, j'avais toujours eu de bon amis, j'ai appris qu'il n'y a pas que de bonnes personnes. Mais d'un autre côté, j'ai aussi compris que ces personnes ne sont pas « méchantes », mais qu'elles le sont devenues. C'est vraiment fou, ce que certaines filles ont vécu. Je me de la Stasi et un moyen de chantage].

Une fois, nous avons acheté de la craie que nous avions répartie sur la Sachsenplatz. Les passants pouvaient écrire ou dessiner ce qu'ils voulaient. C'était vers 1980 [l'auteur vient d'avoir 18 ans]. On n'aurait jamais imaginé que cela prenne de telles proportions et que la place soit immédiatement remplie. Pourtant c'est ce qui s'est finalement passé. Tous ont vu qu'on commençait à écrire à cet endroit, ceux du Moderna aussi, et tout le monde s'y est mis.

Il n'y avait aucun flic sur la place, ils ont été complètement surpris. Il ne s'est rien passé jusqu'au soir. Il y eu ensuite une centaine d'arrestations. Ils ont tout photographié, tous ceux dont ils avaient les noms ont été arrêtés et ils sont allés les chercher chez eux aussi bien qu'en discothèque !

On a tous atterris dans la Harkortstrasse [immeubles de la Stasi et de la police criminelle] où tout un étage était réservé à ce genre de choses. Tout le milieu était là-bas, dans les cellules, en attente dans les couloirs et tous avaient de ce fait encore plus de liens ensemble. Chacun a été condamné à quelque chose, une amende de 100 marks ou autre. J'ai dû en raquer 160 parce que j'avais acheté la craie. Normalement, on aurait dû finir en taule pour une histoire pareille parce qu'il y avait des écrits très durs pour le régime sur la Sachsenplatz. Personnellement, je pense que j'ai bénéficié d'une sorte de protection parce que ma mère travaillait comme secrétaire au Parti. Elle connaissait donc tous les bonzes du MfS [Ministerium für Staatssicherheit, ministère de l'Intérieur] grâce à leurs réunions. C'est ce qui m'a toujours donné une liberté plus relative et la possibilité de faire plein de trucs. Cela n'a duré que le temps où ma mère était au Parti. Lorsqu'elle l'a quitté, on m'a également mis en taule.

Dans cette affaire, on s'en est simplement sortis avec des amendes et des avertissements. Par la suite, nous avons toujours fait très attention à ce que personne ne tombe par imprudence au cours de telles actions.

OPPOSITION OUVERTE ET RÉPRESSION

De plus en plus de personnes se retrouvaient régulièrement, il s'agissait d'un cercle d'environ cent personnes. Nous nous retrouvions un jour fixe chaque semaine dans une partie du parc Clara Zetkin. Ces rencontres n'étaient possibles qu'à l'air libre car personne ne connaissait d'endroit où aller. On ne pouvait pas le faire dans les clubs [sortes de Maisons de la Jeunesse] car il fallait s'inscrire et nous ne voulions rien annoncer. C'est l'une des raisons pour lesquelles nous avons cherché plus tard un squat.

Lors de ces rencontres, nous avions toujours un thème précis. Parfois c'était la lecture d'un livre, une autre un jeu tout simple, chaque fois une activité différente, et ça a duré comme cela vraiment longtemps. Tout le monde pouvait passer, et ainsi toujours plus de personnes nous ont rejoint.

A partir de ce cercle, nous avons ensuite organisé des manifestations sauvages, comme par exemple contre l'installation de missiles nucléaires. Notre opinion était que si l'Ouest devait y renoncer [comme le demandait le régime], l'Est devait aussi le faire. Nous luttions non seulement contre ces missiles, mais aussi contre l'ensemble de la militarisation à l'Est.

Mais la manifestation est partie en vrille. Nous avions fait au préalable une réunion dans la cour intérieure de la fac de Vorfeld. Parmi les huit personnes s'était glissé un informateur. Tout a explosé. Quelques personnes ont été arrêtées. Sur la Sachsenplatz, ils ont bouclé

milliers de personnes. Des jeunes sont venus de partout, notamment parce que beaucoup de groupes allaient y jouer.

A Altenbourg, il y a eu d'énormes émeutes et une baston générale contre les flics s'est développée, même s'il n'a jamais été clair si elle n'avait pas été déclenchée par la Stasi. Beaucoup de gens se sont fait arrêter. Mais il ne s'agissait là que de banalités parce que quelqu'un avait sorti un drapeau allemand (de l'Ouest). Certaines personnes en avaient chez elles. Puis les flics se sont interposés, plus personne ne savait de quoi il s'agissait, à la fin ça s'est de toute façon transformé en bataille rangée contre la Stasi et les keufs.

Dès lors, Altenbourg a été le premier événement dont les gens ont parlé entre eux et à partir duquel ils se sont rapprochés. Les jubilés qui avaient toujours lieu à droite à gauche sont devenus de vrais rendez-vous auxquels tous allaient. On se donnait des rencarts qui tournaient à l'occasion de concerts ou de fêtes. Mais ces événements culturels n'étaient en fait que des prétextes pour se rencontrer. La plupart du temps, ça en restait au stade de la rencontre, beaucoup de gens se contentaient de se bourrer la gueule là-bas, ce qui a toujours été un défaut du milieu. Pourtant, il était aussi possible de rencontrer des personnes qui n'étaient pas si accros et avec lesquelles on pourrait faire des choses. Le fait de bouger s'est ensuite généralisé mais s'est transposé dans nos propres villes. A Leipzig, nous avons même organisé un petit rassemblement, invité quelques groupes afin de ne pas toujours utiliser les rails de l'Etat et de ne pas rester dépendants des jubilés. Ces rencontres décentralisées étaient naturellement moins grandes et on ne se retrouvait plus uniquement à cause de groupes de musique quelconques mais pour organiser d'autres choses ensemble.

Le milieu de Leipzig s'était au milieu des années 70 développé à partir de ces fêtes de villes. Tout passait par le Moderna et par les personnes plus âgées qui avaient déjà 30 ans.

S'écartant de la ligne officielle, certains directeurs de clubs proches du milieu ont aussi organisé quelques concerts : le «Jörgen Schmidtchen» à Schönefeld, le «Jäger» à Leutzsch et la «Haus Leipzig», mais celle-ci est à nouveau rentrée dans le rang par la suite. Il y avait aussi sporadiquement des événements à Taucha. Il y avait également les discothèques, nous allions toujours à Günthersdorf. C'est dans tous ces lieux que s'est retrouvée la nouvelle génération, c'est là que nous avons fait connaissance.

Finalement, un changement s'est produit à Leipzig, on a vu apparaître des gens plus jeunes qui étaient moins liés au milieu du Moderna et plus liés entre eux. Ils ne se contentaient pas de rester assis au bar, mais ont essayé plus ou moins de créer quelque chose par eux-même. Nous voulions rendre cette ville un peu plus intéressante et ne plus être obligés de nous traîner à ces manifestations organisées par la FDJ [Freie Deutsche Jugend — organisation de jeunes du Parti]. A un moment, ça a marché.

PREMIÈRES INITIATIVES

Au début, nous n'étions qu'un petit groupe d'environ seize personnes. Nous nous retrouvions une fois par semaine pour réfléchir à ce que nous pourrions faire. La plupart du temps, nous organisions des actions fun, juste pour faire chier les gens de la Stasi. Personne d'entre nous n'avait déposé de demande de sortie du pays [ce qui signifiait une surveillance

suis aussi rendu compte qu'au fond de moi je suis très lâche, et que tout ce que j'ai fait de « courageux », je l'ai fait uniquement par raison. « *Tu dois faire ça maintenant ! Tu dois agir justement sinon tu ne pourras plus te supporter et les autres dehors non plus* ». Et cette décision, je ne la regrette pas. Je me suis toujours dit : « *mes amies me voient de l'extérieur, et tu dois dire ou faire cela* ».

Lorsque je suis sortie, je n'ai pas arrêté de pleurer. C'était terrible pour moi de savoir que toutes les files étaient encore là-dedans. Ma «libération» ne m'a pas calmée. J'étais certes dehors, mais cet enfermement ne me quittait pas. Ce sentiment a duré des années et des décennies. L'idée que des filles restaient toujours là-bas m'a complètement bousillée. J'en ai rêvé des nuits entières.

Le lendemain de ma sortie, je suis allée à la Wilhemshöhe pour retrouver mes amies. Là-bas, on a commencé par m'apprendre qui était en prison et qui était à l'Ouest. Ma meilleure amie était en taule, tous les Leutzscher en prison, mon copain de l'époque à l'Ouest. Rien n'était vraiment beau.

Le soir, ils ont organisé une fête de bienvenue. Ca m'a fait très plaisir. Les jours suivants, j'ai passé tout mon temps avec Ratte.

Nous avons uniquement discuté de notre expérience de taule, nous nous sommes racontés toutes nos histoires et avons échangé toutes nos impressions.

Un an après cette «libération», je suis retournée avec Chris, une fille avec qui je m'étais liée d'amitié en prison, à Hohenleuben pour rendre visite à un prof, le seul qui n'était pas comme les autres et qui nous donnait un peu d'espoir. Il était comme un oasis dans cet océan de merde, et essayait de régler les problèmes qu'il y avait entre nous en dehors des matonnes. Il nous a porté de l'intérêt et nous traitait comme des personnes normales. J'aimais bien ce prof, et il avait pris très gentiment congé de moi. Il était classe, et je me suis toujours demandée pourquoi cette personne travaillait là-dedans.

A Hohenleuben, ça a été la panique générale. Nous avons été immédiatement reconnues car tout le monde dans ce village avait un lien quelconque avec la prison. C'était le seul employeur important pour eux. On nous a évitées. Ils ont probablement pensé que nous voulions nous venger ou commettre un attentat. Nous essayions en fait de trouver où habitait ce prof. Il résidait dans une petite maison, et nous a invité à entrer boire un café après avoir bredouillé. Bien entendu, nous voulions parler de la prison avec lui. Nous sommes alors alléEs nous promener parce qu'il supposait que son appartement était sur écoute. Il nous a raconté son parcours, que la taule payait bien les profs, que les jeunes enfermés étaient en quelque sorte un défi pour lui. Bien sûr, il ne pouvait pas nous dire tout ce qui le faisait gerber dans ce système. Il ne savait pas ce que nous ferions de telles infos, mais il a clairement laissé paraître qu'il considérait beaucoup de choses très graves. Il avait bien remarqué que son travail ne servait à rien et que toutes les files étaient récidivistes. Il était vraiment flippé, mais ça l'impressionnait tout de même que nous soyons revenues pour le voir.

Lorsque j'ai été libérée, on m'a aussi remise les lettres de Mita, dans lesquelles elle m'écrivait en personne pour me dire qu'elle trouvait complètement incroyable que j'ai bombé tout cela pour eux. Elle m'a écrit plusieurs fois et m'a toujours fait passer le bonjour. Je crois qu'elle a simulé la folie et reçu une peine moins lourde que Jana. Jana a

passé quelques mois en taule dans la prison de femmes de Hoheneck réservée aux « politiques » et est restée ma copine.

On a continué à jouer la chanson « *Les nazis sont de retour à Berlin-est* ».

Texte de Connie M. (née en 1966)

[Traduit de l'allemand par L. Tiré de Haare auf Krawall, Jugendsubkultur in Leipzig 1980 bis 1991, Connewitzer Verlagsbuchhandlung*, pp. 84-93 (292 pages), été 1999]*

LE MENEUR

Ce texte qui évoque une période qui va de 1979 à 1987, présente à travers le parcours de son auteur la construction d'un nouveau milieu plus radical à Leipzig. Leur volonté d'autonomie les a conduit à organiser des concerts en dehors des autorisations du Parti, mais aussi des manifestations sauvages, des émeutes, à faire imprimer des tracts clandestins et ouvrir un squat. A partir de presque rien, ils ont réussi à s'opposer à un Etat qui laissait peu de marge de manoeuvre. Les intertitres sont de nous.

TOUT A COMMENCÉ par les vieux. Ils fréquentaient tous ces concerts de blues. A cette époque [mi-70], le punk n'existait pas encore. Ensuite, ils ont vieilli, ont arrêté d'aller aux concerts pour traîner dans les bars et se sont résignés.

Avoir les cheveux longs était déjà à l'époque une forme d'opposition. C'était suffisant en soi, c'est la raison pour laquelle ils coupaient les cheveux aux gens. Avant nous, ça arrivait déjà. Tu n'avais pas le droit d'aller à l'école avec des cheveux longs, c'était une forme d'opposition que l'on exprimait plus individuellement. Par la suite, nous n'avons plus utilisé ce moyen, nous n'avons plus laissé pousser nos cheveux de manière si provocante parce que beaucoup de gens le faisaient déjà. Il y avait d'autres façons de faire quelque chose. On s'est plus tourné vers l'extérieur, la vie publique.

Mais nous n'avions pas grand chose à voir avec le reste de la RDA [Allemagne de l'Est]. Bien sûr, nous connaissions beaucoup de monde, mais notre proche environnement était Leipzig. Ailleurs, il ne se passait presque rien ou sinon essentiellement entre universitaires, avec Biermann [chanteur contestataire qui sera expulsé en 1976] et compagnie. C'était à un autre niveau, 10 000 pieds au dessus de nous pour ainsi dire. A l'époque, certaines choses passaient également par l'Eglise, avec Bettina Wegner [chanteuse lyrique interdite de scène à partir de 1968, s'installera à l'Ouest en 1983] et autres, mais nous refusions d'être liés à ceux-là.

Au début des années 80, Leipzig était un bastion pour des gens qui ne voulaient rien avoir à faire avec la classe dirigeante. Le milieu de Leipzig s'est agrandi et la Stasi n'a absolument plus rien compris. Ils étaient complètement surmenés parce qu'il y avait trop de gens. Dans les meilleurs moments, nous pouvions nous retrouver à une centaine de personnes. Avant que le Moderna [bar du centre-ville avec une petite scène] sur la Sachsenplatz ne soit fermé vers 1980, c'était le lieu de rendez-vous principal. Le Moderna est simplement très central et grand. Mais je n'y allais pas souvent, car nous n'avions pas grand chose à faire avec les vieux hippies.

Nous avons donc créé notre propre projet et squatté une maison à partir de laquelle tout s'est passé.

CRÉATION D'UN NOUVEAU MILIEU

Je suis entré à l'époque dans le milieu par les groupes de blues. Il y avait toujours des concerts de ce type donnés par des groupes de RDA. Un autre lieu de rencontre étaient les jubilés de quelque ville que ce soit, avec de grandes manifestations publiques, de la bière et de la musique live. De telles fêtes étaient bien sûr l'occasion de faire de la provocation.

Celle des mille ans d'Altenbourg en 1974 a été très importante pour beaucoup. C'était au temps du Moderna. Pour ce jubilé, une vraie grosse fête a été organisée, avec des